

plutôt avec un autre grain, particulièrement avec de l'orge, qu'avec du blé, après la minai. Le sujet est de quelque importance. Il y a perte et contretemps fâcheux, après avoir préparé la terre pour prairie ou pacage, à voir manquer la semence de soin, et à avoir à recommencer tout le travail. Il y a de plus la perte d'une année généralement: le cultivateur s'attendant à voir l'herbe lever et croître, n'est pas porté à labourer le sol immédiatement: on peut dire même que le cours régulier de rotation est interrompu; et il en résulte un retard domageable, un dominage réel, particulièrement pour ceux qui veulent suivre un système amélioré d'économie rurale.

29 Janvier, 1850.

Nous prions de nouveau tous les abonnés de ce Journal, de vouloir bien nous faire tenir ce qu'ils doivent. La bagatelle de cinq schelins ne peut pas être difficile à trouver pour toute personne qui reçoit le Journal, et il y a des endroits de la campagne, où les abonnés sont si éloignés les uns des autres, qu'on ne pourrait faire passer un collecteur chez tous, sans frais considérables. C'est perdre de l'argent que d'adresser le Journal à des personnes qui ne le prennent pas au bureau de poste, ou qui ne le paient pas. Comme, entre les Commissaires d'Ecoles à qui le Journal est adressé, il peut s'en trouver qui ne le prennent pas au bureau de la poste, on cessera de l'envoyer à tous ceux des Commissaires d'Ecoles qui ne demanderont pas à la Société de continuer à le leur envoyer pour l'usage des écoles. Nous prions particulièrement les Agens de nous envoyer les noms de tous ceux qui désirent que le Journal leur soit adressé, et de rayer de la liste tous ceux des Commissaires d'Ecoles qui, à leur connaissance, ne le prennent pas au bureau de poste.

La culture de plantes huileuses serait, à n'en pas douter, profitable en Canada. Le navet sauvage semé l'automne a été regardé

dans les Iles Britanniques, comme une récolte très lucrative pour sa semence. Nous ne pourrions pas cultiver ici le navet sauvage, ou la navette d'automne; mais nous pourrions cultiver la variété qui se sème le printemps, bien qu'elle ne soit pas d'autant de valeur, et ne donne pas autant d'huile que la première. On pourrait aussi cultiver ici la moutarde pour sa graine comme bonne à faire de l'huile. Il serait bien à désirer qu'on cultivât en Canada une plus grande variété de moissons, pour n'avoir pas à ne compter que sur un petit nombre, dont quelques-unes peuvent manquer. La navette ou la moutarde, si la récolte en était bonne et forte, étoufferait toutes les mauvaises herbes et laisserait le sol net, après qu'elle aurait été enlevée. L'une ou l'autre de ces moissons pourrait aussi, avant sa maturité, être enfouie dans le sol par la charrue, comme engrais vert et abondant. Les moyens de rendre aux terres épuisées leur première fertilité sont nombreux et faciles, mais le plus souvent négligés, au grand détriment de l'agriculture et des agriculteurs.

Tant que l'on continuera à suivre le système pratiqué ici depuis si longtemps, de labourer une moitié de la terre, une année, et l'autre moitié, l'année suivante, sans faire rien de plus pour l'amendement du sol, les terres deviendront certainement moins bonnes, d'année en année; c'est là un fait fort à regretter et dont le pays souffre déplorablement. Il faut du temps pour que les amendements ou améliorations nécessaires s'effectuent, et il n'est guère possible que ces améliorations aient lieu, d'après le système généralement suivi, de ne labourer la terre qu'une fois par an, ou de ne la labourer qu'une fois pour chaque récolte, sans employer d'engrais. Si l'on suivait un pareil système d'agriculture dans les Iles Britanniques, on n'y recueillerait pas de quoi payer les frais de culture, et il ne resterait rien pour le paiement des rentes, des dîmes et des taxes, ou pour le profit des fermiers. Si on laissait les terres en pacage pendant plu-